NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

52 Nº 8 1925

Une oeuvre. La correspondance de Saint Pierre Casinius

François JANSEN (s.j.)

p. 463 - 482

https://www.nrt.be/fr/articles/une-oeuvre-la-correspondance-de-saint-pierre-casinius-3178

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Une Œuvre.

La correspondance de Saint Pierre Casniius [1]

Le 21 mai 1925, fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, le bienheureux Pierre Canisius, de la Compagnie de Jésus, a été solennellement mis au nombre des saints de l'Église catholique par Sa Sainteté Pie XI avec le titre d'honneur spécial de Docteur de l'Église. Cette consécration, la plus haute possible ici-bas, de la science et de la vertu d'un des plus authentiques fils de saint Ignace, mérite, à coup sûr, de réjouir la Catholicité tout entière. Nos pays du Nord, cependant, si je ne me trompe, l'accueilleront avec une allégresse et une fierté particulières; ils ont vu naître, ils ont formé ou contribué à former le second apôtre de la Germanie; ils se glorifient d'avoir, plus que d'autres, bénéficié des fruits si heureusement durables de son zèle. Si Canisius est désormais, plus que par le passé, une gloire de l'Église universelle, par ses origines cependant, par les centres de culture qu'il fréquenta, par la portion même de la vigne évangélique que Dieu lui donna à

(1) *B. Petri Canisii S. I. Epistulae et Acta*, ed, Otto Braunsberger, s. i, Friburgi Brisgoviae, Herder. t. vii, 1922; t. viii, 1923. Prix : relié Marks 44 et 50.

purger de l'ivraie hérétique, il n'en appartient pas moins, et pour ainsi dire exclusivement, à notre Septentrion. La Gueldre le vit naître et, lorsqu'il y naquit, la Gueldre était un duché indépendant (1) sous Charles d'Egmont son huitième duc, un vrai prince catholique qui combattit avec une égale bravoure les projets ambitieux de Charles-Quint et les progrès de la réforme; dans ce duché, Nimègue et le district de la ville de Gelre relevaient de l'archidiocèse de Cologne; c'est l'université de cette ville et, pendant quelque temps, celle de Louvain qui auront l'insigne honneur de compter le jeune Canisius parmi la fleur de leurs étudiants; c'est la Bavière, le Tyrol, l'Alsace, tous les pays Alamans, c'est l'Autriche, la Bohême, la Pologne qui seront tour à tour sillonnés par les courses de ce héraut infatigable de la vieille foi catholique (2).

On comprend dès lors que le 21 mai dernier, plus de

(1) Par sa naissance, Pierre Canisius n'est donc, à proprement parler, ni Hollandais, ni Allemand; par la race, il est certainement Germain (Nederlander). La Gueldre, le « *Betouw* » surtout, est la Batavie même. Au témoignage de Jules César, ce pays était anciennement occupé par les Ménapiens, les Sicambres, les Bataves (Betouwers, Betikers); ces derniers semblent avoir été fixés entre le Waal et le Rhin. — La langue maternelle de Canisius était le « *nederduitsch* » ou bas-allemand; il s'en sert dans une lettre à sa sœur Wendeline : *Ghi scrivet lieue Suijster, men sol'd woor u bidden, dat ghi des werlts strijke kust ontgaen* (I, 68). Pour un flamand, la traduction latine du P. B. sera sans doute superflue : *In litteris tuis, cara soror, petis, ut precationes pro te fiant, quo laqueos mundi effugere possis.* — Nous savons par le témoignage de Canisius lui-même qu'il eut à apprendre le haut-allemand, pour prêcher en Autriche. Celui-ci devint sa langue adoptive. Chose qui nous surprend aujourd'hui, le saint qui écrit parfaitement l'italien, ne semble pas avoir possédé suffisamment le français pour oser entendre en cette langue la confession d'une vieille femme que le Frère sacristain lui avait renseignée comme Italienne. Ayant constaté l'erreur du Frère, le saint renvoya la pénitente sans vouloir l'entendre (VIII, 903). Le fait est d'autant plus curieux qu'il arriva à Fribourg, où les deux langues étaient parlées et où leur voisinage créait même une sorte de « question linguistique ». — Dans notre article, le chiffre romain, suivi du chiffre arabe, renvoie, respectivement, au tome et à la page correspondants de l'ouvrage du P. Braunsberger.

(2) La foi de « nos chers ancêtres de sainte mémoire »; c'est l'expression

onze mille pèlerins soient accourus à Rome de la Hollande, de la Suisse, de l'Allemagne et jusque de la brumeuse Scandinavie, pour applaudir à la glorification d'un homme qui appartient à ces pays par tant de côtés dont les moindres, assurément, ne furent pas les préférences spontanées de son cœur et une vocation expresse à l'apostolat des Germains. N'est-ce pas Canisius qui obtint de saint Ignace les messes et les prières mensuelles que les membres de la Compagnie continuent toujours d'offrir à Dieu « *ad calamitates spirituales* », ainsi s'exprime le P. Polanco, « *Germaniae et aliarum regionum septentrionalium, sublevandas* » (I, 429)? On trouvera naturel aussi que ni un Belge, ni un Hollandais catholiques ne puissent lire, sans une émotion profonde, écrit de cette main-là, ce titre d'un livret de prières qui, dans la pensée de l'auteur, devait consoler les catholiques de la Germanie inférieure, en perpétuel péril d'apostasie par le fait de leur magistrat protestant : *Trostbuchle fur die verlassene Catholische in Niderland*... [VIII, 869]. Ce qui nous aurait paru, — qu'on nous permette ce candide aveu, — presqu'une injustice et, en tout cas, un désordre, c'est qu'au nombre des privilégiés, admis à contempler les honneurs rendus par le Siège Apostolique au continuateur de saint Boniface, ne se fût pas trouvé le P. Otto Braunsberger, S. J., l'écrivain qui, à la date du 1er juin 1917, pouvait se rendre à lui-même ce témoignage : « *depuis plus de trente ans*, je m'occupe de l'édition des lettres du B. Pierre Canisius et des documents qui sont de nature à nous éclairer sur les diverses formes de son activité » (1). Cette formule dont la modestie suffirait à trahir l'historien respectueux du fait et préoccupé de l'expri-

touchante qu'emploie le saint dans une lettre écrite à ses frères Gérard et Othon : « *Van hunne lieve godzaelige voorouders* » (VI, 422).

(1) *Leven van den zaligen Petrus Canisius* met toestemming van den schrijver O. BRAUNSBERGER, S. J., uit 't duitsch vertaald door A. HULSEBOSCH, S. J. Bussum, P. Brand. s. d. Préface de l'auteur. — *Petrus Canisius. Ein Lebensbild*, von Otto BRAUNSBERGER. Freiburg-i-B., Herder.

mer simplement, ne suggère qu'une idée absolument insuffisante des proportions réelles d'une œuvre devant laquelle tous les critiques, par un ressouvenir spontané d'un vers célèbre, ont eu recours au qualificatif de monument. *Exegi monumentum!* Nul terme ne paraît mieux approprié pour qualifier les huit grands in-octavos, de huit à neuf cents pages en moyenne, qui tous portent au dos la mention fraternellement uniforme : *Canisii epistulae et acta. Ed. O. Braunsberger.* Un monument! le mot exprime à la fois les dimensions de l'œuvre et l'étonnement admiratif qui s'empare par degrés du lecteur qui peut s'y aventurer pour un voyage de découvertes. Qu'admirera-t-il le plus? la méthode rigoureusement scientifique suivie par l'éditeur, l'immensité du champ, un champ très divers, très accidenté même, qu'il lui fallut explorer, l'inlassable patience, la sagacité, le flair du chercheur, sa documentation imposante sur tout ce qui, de près ou de loin, touche à son sujet, ses notes si sûres qui faisant appel à l'érudition la plus variée, finissent toujours par éclaircir le sens d'un terme inconnu, par identifier avec la sûreté d'un détective, les personnages les plus vaguement désignés...? Tout cela mérite, nous prend même, comme malgré nous, notre approbation la plus enthousiaste; reconnaissons-le; ce n'est pas sans raison que Kant indiquait la constance et la ténacité comme des traits spéciaux du génie allemand; la « *deutsche Stetigkeit* » est autre chose qu'une de ces formules flatteuses, par lesquelles l'amour-propre des nations se console d'un échec ou d'une infériorité vis-à-vis de l'étranger... Et cependant ce qu'on admirera surtout dans le P. Braunsberger, d'une admiration où se mêlera peut-être un peu d'envie, ce ne sera pas précisément cette constance, dont les Allemands après tout n'ont pas le monopole, non, ce sera l'unité de sa belle vie de savant, de son admirable carrière d'historien tout entière consacrée à une seule tâche que, par une exceptionnelle bonne fortune, il pourra vraisemblablement achever

lui-même. Etre le Bollandiste d'un seul saint, lorsque ce saint a la taille d'un Canisius, d'un saint qui pour l'œuvre glorieuse de la restauration catholique au XVI^e^ siècle a donné le branle à toutes les puissances de son temps, puissances régnantes, puissances pensantes, puissances écrivantes et controversantes, certes, ce n'est pas un sort à dédaigner et, au besoin, les huit volumes de ce Bollandiste solitaire seraient là pour nous apprendre par le fait, quel profit la science historique, politique, religieuse, littéraire, bibliographique même, du XVI^e^ siècle avaient à tirer d'une œuvre qui à première vue se présente avec tous les caractères d'une « spécialité ». J'emprunte au P. Duhr, le savant historiographe de la Compagnie de Jésus en Allemagne, quelques détails, aussi intéressants que peu connus, sur une entreprise dont l'intérêt et l'utilité débordent très largement le pays auquel nous la devons.

Pourquoi charger l'Allemagne du soin d'éditer les « Canisiana », se demandera sans doute le lecteur Belge ? Nos voisins du Nord manqueraient-ils donc de savoir ou de patriotisme au point d'abandonner bénévolement à l'étranger le soin de faire connaître un de leurs plus illustres concitoyens ?

En aucune façon. Il y a en Hollande des érudits qui ont scruté avec une curiosité ingénieuse, avec un amour diligent, puisant à la plus pure veine patriotique, les origines et les attaches Canisiennes : les PP. Van Meurs et Allard de regrettée mémoire, le P. L. Van Miert dont vous ne prendrez pas la science en défaut dès qu'il s'agit de « Peter Kanis » (1) l'illustre enfant de la « Broerstraet » à Nimègue. Seulement,

(1) Malgré le chien passant qui figure dans les armoiries de sa famille, le nom du nouveau saint n'a rien de commun avec le nom très répandu de : *De Hondt*. Son vrai nom est *Cunes*, *Kanisz*, *Kanijs*, *Canisius*. Le saint lui-même signe : *Pe'r Kanys*, *Petrus Kannees* (I, 70-71). Le P. Jean Buys, un compatriote du saint, dans une lettre au P. Mathieu Rader, écrivait le 3 janvier 1611 : « Petrus Canisius cognomentum accepit ex familia notissima Noviomagi. *Canis* non enim vocantur *Hundt*, sicut in Germania, sed, *Canis*, *die Canisen*, licet in insignibus suis habeant canem (VIII, 399-400) ».

ce Nimégnois que les protestants appellent volontiers le premier jésuite de nation allemande, qui eut pour vrai berceau spirituel « Cologne la sainte » où il vint étudier dès l'âge de quinze ans et vécut dix années entières et dix années de formation; ce Geldrois, dont la volonté expresse de saint Ignace fera le premier provincial de la Germanie supérieure est devenu, chose naturelle après tout, aussi allemand par les documents et par les archives qui le concernent qu'il le fut par le théâtre d'opération et par les conquêtes de son zèle. Rien que pour composer le septième volume de son immense répertoire, le P. Braunsberger a dû examiner deux cent vingt « codices » manuscrits, conservés dans quarante-huit bibliothèques ou dépôts d'archives, appartenant à plus de vingt-quatre villes différentes (1); or parmi celles-ci, sur les vingt nommément désignées, dix-neuf sont ou allemandes, ou suisses, ou autrichiennes. Ce Batave, comme le disait un de ses panégyristes, lors des fêtes de la béatification, s'est si bien donné aux pays allemands et à leurs intérêts religieux qu'il est en droit d'adresser aux catholiques allemands le mot si touchant de saint Paul aux Corinthiens : dans le Christ Jésus, je suis votre père (*Der Katholik*, 1865, 1re partie, p. 721). La reconnaissance, au moins autant que leur condition de détenteurs presque exclusifs des sources inédites, semblait donc indiquer les jésuites de langue allemande pour entreprendre une publication qui, en éclairant l'histoire religieuse de leur patrie au XVIe siècle, honorerait en même temps un des plus valeureux champions de l'idée catholique universelle.

Effectivement, vers le milieu du XVIIe siècle, des jésuites suisses avaient, paraît-il, préparé pour l'impression une centaine de lettres du saint dont une disposition de la Providence avait fait un des patrons de Fribourg et « un des patriarches

(1) Encore faut-il remarquer que le domicile de cent « *codices* » n'est désigné que par la mention géographiquement nulle de « *in variis Societatis Jesu domibus* ».

de la Suisse catholique » ; l'édition, on ne sait pour quelle raison, resta à l'état de projet ; heureusement, car la publication projetée était par trop mesquine ; elle ne représente pas la vingt-quatrième partie des lettres publiées ou analysées (1) jusqu'ici par le P. Braunsberger.

Le P. Joseph Boero, un des historiographes (2) italiens de Canisius et archiviste général de la Compagnie à Rome, vers les années 60 du siècle dernier, osa songer à une édition complète des lettres ; mais les travaux préparatoires du Concile du Vatican où il fut le théologien de Mgr J. B. Miège et, plus tard, la fonction d'Assistant d'Italie, à laquelle l'appela la confiance du R. P. Beckx, le détournèrent de poursuivre l'exécution de son dessein. Ce fut un suisse, originaire de Berisal, le P. Antoine-Marie Anderlédy, vingt-troisième général de la Compagnie, qui finit par charger officiellement la province allemande du soin de la publication.

Le P. Florian Riess qu'une belle vie de Canisius (3), composée à l'occasion des solennités de la béatification en 1864, avait révélé comme une conjonction particulièrement heureuse de l'histoire et de la philosophie de l'histoire dans le rôle de l'hagiographe reçut de ses supérieurs l'ordre de commencer une entreprise qui s'annonçait féconde en peines et risquait de river l'audacieux qui s'en chargerait, pour une suite de jours indéfinie, à un labeur sans terme prévu. Le P. Riess n'hésita pas ; il se mit courageusement à déblayer le vaste terrain. Hélas ! sa mort, survenue en 1882, ouvrit pré-

(1) La dernière lettre du tome VIII des « *Epistulæ* » porte le numéro 2420.

(2) *Vita del B. Pietro Canisio, d. C. d. G. detto l'apostolo della Germania*, descritta dal P. Giuseppe Boero, della medesima Compagnia, libri sei. Roma, Coi tipi della Civiltà Cattolica, 1864, 8° pp. 518. L'ouvrage fut traduit en allemand, dès l'année suivante.

(3) *Der selige Petrus Canisius aus der Gesellschaft Jesu.* Aus den Quellen dargestellt von Florian Riess, Priester derselben Gesellschaft. Freiburg-in-B. 1865. — Le P. Riess fut un des fondateurs des « *Stimmen aus Maria-Laach* » ; c'est à lui que la célèbre revue doit son titre.

maturément la question de sa succession littéraire; le P. Otto Braunsberger fut désigné pour la recueillir. Nul choix ne pouvait être plus heureux, comme il parut bientôt par la belle monographie qu'il publia en 1893 sur « l'origine et les premiers catéchismes du B. Pierre Canisius » (1). On peut dire que depuis cette date, l'activité littéraire du P. B., au service du bienheureux Canisius, n'a plus connu d'interruption; elle a été couronnée d'un magnifique succès. Le P. B. n'a pas seulement fait œuvre de savant en ouvrant aux historiens la vaste correspondance du bienheureux, en majeure partie inédite, leur permettant ainsi de mesurer en pleine connaissance de cause l'élan vigoureux qu'il sut donner à l'œuvre de la contreréforme; il a, de plus, tenu expressément à faire œuvre d'ascète, d'hagiographe bref, d'écrivain édifiant, en proposant à ses coreligionnaires, la foi vive, le zèle intrépide et l'obéissance si simple du bienheureux comme des tactiques à suivre, pour assurer à l'Église de nouveaux triomphes dans ses luttes avec l'adversaire d'aujourd'hui. Si le P. B. est un fier savant, ce n'est pas un savant fier. Il ne dédaignera pas, par exemple, de composer un petit guide pratique (2) à l'usage du pèlerin pieux qui veut visiter à Fribourg la chambre mortuaire et la tombe du saint, ni de cueillir, à l'occasion, dans un champ limitrophe de celui qu'il exploite si savamment, une gerbe de renseignements, capables de mieux éclairer ses compatriotes sur leurs rapports historiques avec la papauté. Ainsi naissent des compléments de la valeur de son *Pius V und die deutschen Katholiken*, Freiburg-i-B. 1912.

Mais, pour se faire une idée exacte de la remarquable.

(1) *Entstehung und erste Entwickelung der Katechismen des seligen Petrus Canisius* aus d. Gesellschaft Jesu, geschichtlich dargelegt von Otto Braunsberger, s. j. Freiburg-i-B., Herder, 1893.

(2) *Canisius-Wallfahrt. Handbüchlein zum andächtigen Besuche des Sterbezimmers und des Grabes des seligen Petrus Canisius aus der Gesellschaft Jesu.* Freiburg (Schweiz), 1896.

capacité de travail dont dispose le P. B., c'est aux *Epistulae et acta* qu'il faut s'adresser. Nous avons devant nous les deux derniers volumes (Tome VII et VIII) de cette œuvre capitale qui n'attend plus, pour être entièrement achevée, qu'un neuvième et dernier volume (1), consacré à des compléments; ils sont une mine inépuisable de renseignements de première main sur l'histoire ecclésiastique de l'Allemagne et de la Suisse au XVIe siècle, sur l'histoire intérieure de la Compagnie de Jésus et sur maints points obscurs de la vie du saint lui-même. La fin du tome VII amène celui-ci à Fribourg en Suisse, où il devait passer les dix-sept dernières années de sa vie (1581-1597); le tome VIII montre qu'elles furent parmi les plus saintement fécondes d'une existence qui le fut prodigieusement pour la défense et la conservation de la foi et des mœurs catholiques. Pour un catholique, peu de lectures, à mon sens, sont aussi encourageantes que celle de ces documents froidement objectifs, papiers numérotés comme

(1) Ces deux tomes, VII et VIII, ont paru, le premier en 1922, le second en 1923. La guerre de 1914 rend compte du laps de temps considérable, — neuf années, — qui sépare les dates de publication des tomes VII et VI. Les dures conditions économiques d'après guerre obligèrent l'auteur à une parcimonie sévère dans la sélection des matériaux, amassés en vue de l'impression; maints détails nouveaux, intéressants même et qui eussent mérité d'être publiés, mais qui ne paraissaient pas indispensables pour l'intelligence des lettres, furent délibérément omis. Ces mêmes conditions expliquent également que l'auteur ait dû recourir à l'assistance financière de l'étranger, américaine pour le tome VII, américaine encore, hollandaise, suisse et espagnole pour le tome VIII, afin d'assurer la publication régulière et continue des *Epistulae et acta*. Le tome VII est dédié aux élèves et anciens élèves du collège du bienheureux Canisius, à Chicago, ainsi qu'aux membres de la Congrégation du même collège; leur libéralité a permis à l'auteur de triompher des difficultés d'ordre financier que rencontrait la publication de ce tome.

Après le plus féroce et le plus stupide des massacres, rien ne paraîtra plus beau que cette collaboration catholique internationale pour l'achèvement d'une des œuvres les plus utiles de la paix : la connaissance scientifique du passé religieux de l'Europe. A quand l'internationale pacifique des savants catholiques du monde entier?

des pièces de musée, mais où se dessinent à chaque instant avec le relief saisissant de la vie, avec les couleurs parfois violentes et brutales des passions humaines, des situations religieuses faites pour décourager l'espérance la plus robuste et, malgré cela, conjurées, amendées et souvent définitivement redressées par le zèle, perspicace, énergique, habile à s'assurer des secours, d'un seul homme, mais d'un homme saint, animé du feu de la charité et pour qui les peines à subir ne comptent plus, dès qu'elles le sont pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

Même et surtout après avoir lu le P. B., nous n'aurons pas l'impertinence de prétendre que le nouveau Docteur de l'Église a brisé *à lui seul* la vague d'assaut formidable qui à un moment donné, celui-là précisément où il entre en scène, menaça de submerger au profit de la pseudo-réforme ce qu'il restait en Allemagne de pays et de positions catholiques. Nous dirions volontiers : il a fait mieux, et, pour les pauvres unités que nous sommes au service de la cause catholique, quelque chose d'infiniment plus réconfortant; instrument providentiel de l'unité catholique, il a centralisé autour de sa personne toutes les forces demeurées fidèles à l'ancienne foi; il a fait converger leurs efforts pour la résistance ; il a su les douer de la conscience de cette union dans la résistance même. S'il n'a pas créé le barrage à lui seul, il l'a fait élever, et la digue que ce Batave, suivant un art où l'Océan a rendu experts ses compatriotes, sut faire jeter, se montra si solide que le flot protestant, — des historiens protestants de la valeur de Maurenbrecher en conviennent, — fut contenu, retomba et commença de refluer. Ainsi, de ces documents qui semblent ne garder qu'un passé mort à jamais, se dégage la plus vivante et la plus actuelle des leçons, leçon d'action et de politique religieuses : qu'on nous donne des chefs, que ces chefs soient fidèlement obéis et dans les « luttes présentes de l'Église », dont l'enjeu ne fait que grandir sans cesse, nous serons vic-

torieux encore. A une condition toutefois. C'est que, restant unis, nous ne dédaignions aucune des armes dont l'usage loyal est permis, que nous n'en méprisions aucune de celles que le progrès, lequel n'échappe pas aux conduites providentielles, vient mettre à notre disposition. Canisius prêche et il prêche vigoureusement; son zèle est véhément jusque dans l'expression, mais on le sent toujours bienveillant; il s'en prend à l'hérésie, le « *novus mundus* » (die newe gaister), comme il appelle les réformateurs, mais il dénonce avec non moins de hardiesse, les vices et les abus qui dévorent le bon peuple catholique comme une bouchée de pain; il tonne contre le luxe dans les habits, contre les excès dans le boire et dans le manger, contre l'usure, contre les superstitions de toute nature (1); il prêche mais il écrit presque autant qu'il prêche; il écrit au pape, aux cardinaux, aux évêques, pour les éclairer sur les mesures à prendre, pour stimuler leur zèle, parfois même pour leur rappeler leur devoir; le cardinal Othon Truch-

(1) En parcourant les « *documenta* » où les canevas de sermons abondent, on sera frappé par le caractère extrêmement populaire de cette prédication. Elle mériterait, de ce point de vue, une étude spéciale. Canisius blâme, par exemple, les catholiques qui métamorphosent leurs saints en « *Wetterheiligen* » (annonciateurs du beau temps), ou bien classent leurs jours de fête en jours fastes et néfastes; il condamne la superstition « qui veut que nous ferrions les chevaux au soir de la Saint-Étienne, que le soir de la Saint-André et de la fête des rois mages, les jeunes filles fassent leurs dév tions spéciales, pour savoir quel sera le jeune homme qu'elles épouseront dans le courant de l'année ». Il s'attaque « aux blasphèmes et aux imprécations par le feu de Saint-Antoine ou la danse de Saint-Vith ». Il tance vertement les parents qui mettent entre les mains de leurs enfants des livres populaires, — souvent obscènes — tels que « Thyl l'espiègle », ou le « Fortunatus avec sa bourse et son chapeau à souhaits », le « Rollwagenbüchlein », le « Nouvel Esope » et les « Facéties du Pogge ». — Cet apôtre des Allemands n'a pas ménagé le vice allemand : « L'ivresse, dans ce pays-ci, disait-il aux Fribourgeois, comme chez tous les Allemands du reste, est un vice commun; à peine passe-t-il pour un péché; il est presque chose honnête. Quelqu'un veut-il régaler son bon ami, il le fait boire au point de le saûler (so macht er jn vol und druncken) (VII, 721-722).

ses, son protecteur et son ami, n'échappa pas à ses respectueuses mais fortes remontrances; il a compris qu'il faut à la presse protestante, qui inonde littéralement l'Allemagne de livres et de pamphlets hérétiques, opposer une presse catholique de valeur égale; au venin des catéchismes luthériens qui foisonnent, un catéchisme catholique; il aide des auteurs tels que Vega, Payva, Surius, d'autres encore, à publier leurs ouvrages de controverse ou de piété; il encourage les éditeurs en leur signalant les éditions à entreprendre, parfois même en louant la correction de leurs impressions, aussi le voyons-nous en relations épistolaires avec les plus grands d'entre eux, avec Cholinus de Cologne, Sartorius d'Ingolstadt, Maier de Dillingen et Plantin d'Anvers. Celui-ci lui offre d'éditer les Pères Grecs, en prenant à son compte le quart des frais; ce prince des imprimeurs a le cœur et la bourse également princiers : « Très volontiers, écrit-il à Canisius, je ferai, par degrés, ma vie durant, tout ce que je pourrai pour l'avancement de la religion chrétienne ». Toute entreprise littéraire, utile à l'Église catholique, est sûre à l'avance de l'appui de Canisius; les Belges apprendront avec plaisir que le saint s'est réjoui des premiers essais hagiographiques de Rosweyde, d'où devaient sortir par degrés les *Acta Sanctorum* des Bollandistes : « *Libenter accepi*, écrit-il à Marc Velser d'Augsbourg, *quae mones de Antverpiensibus, quod Belgii sanctos describere et in lucem edere cogitent* » (VIII, 379); bref, ce merveilleux animateur fait si bien que le livre catholique, partout, tient en respect, supplante même, là où, comme en Bavière, le pouvoir civil seconde ses efforts, le livre protestant; des écrivains Jésuites, Guillaume, Landgrave de Hesse, disait non sans dépit : « Par leurs livres ils pénètrent là, où ils n'ont pas accès eux-mêmes ». Chose curieuse! Canisius chez lequel persistent certains préjugés médiévaux est un moderne par cette intelligence si ferme de l'apostolat de la presse; il n'est que juste que

plusieurs œuvres de presse catholiques l'aient choisi pour leur saint tutélaire. Il a vu tout aussi clairement que la prospérité des missions extérieures était fonction de l'élan et de la vigueur de la « mission intérieure », laquelle avec lui ne connut jamais de pause ; *défendre par la plume les vérités catholiques,* déclare-t-il, *est une tâche aussi importante que celle de la conversion des Hindous ;* à différentes reprises, il poussa, les supérieurs généraux de la Compagnie, à instituer des « Collèges d'écrivains », auxquels serait confié ce travail apologétique (1).

Et peut-être découvrons-nous ici le trait le plus saillant de l'action religieuse et sociale du nouveau saint ; elle étonne par son universalité, par une sorte d'omniprésence ; par là, elle appartient à l'histoire universelle. Ce trait de l'activité de Canisius a impressionné également les amis et les adversaires et aujourd'hui encore nul lecteur un peu attentif de sa vie, n'évitera, je crois, un mouvement de surprise : *pour des travaux aussi nombreux et aussi divers, où donc cet homme trouvait-il les forces et le temps?* Hase, un sectaire cependant, a rendu hommage à la prudence et à l'énergie conjuguées de cette activité : « Très au courant de la pensée des Pères de l'Église, écrit-il, Canisius n'est pas moins averti des sentiments

(1) Le saint écrivait d'Augsbourg à la date du 5 mai 1571 au P. Everard Mercurian, alors assistant de saint François de Borgia : « *Promoveat quaeso sanctum institutum ut habeat quosdam e nobis Ecclesia non solum contionatores sed et scriptores idoneos hoc tempore quo plurime proficitur bona et commoda scriptione* ». — Le P. Herman Thyreus, envoyé à Rome comme Procureur par la province Rhénane, eut, paraît-il, mission de « *doucher* » le projet auprès du P. Général : « *Audio*, écrit Hoffée, *quod Procurator Rhenanus habeat in mandatis ut, in causa theologorum qui contra haereticos scripturi sunt, frigidam suffundat* », et il ajoute, ce qui est à l'honneur de sa largeur de vues : « *sed rationes ejus nihil habent ponderis. Perstet P. V. in bona sententia ; haec Provincia* (Germania Superior) *libenter periculum faciet* » (VI, 440-442). Le P. B. ajoute, je ne sais plus où : Ce projet fut réalisé... deux siècles et demi plus tard par la naissance des *Stimmen aus Maria-Laach.*

et des besoins du peuple ; à Cologne, en Bavière, en Bohême, en Autriche, partout où son Église périclite, Canisius, une vie durant, n'a respiré que pour une idée unique : *refouler le protestantisme par une réforme pieuse et catholique de la vie et de la croyance* : « *Mittels einer frommen katholischen Glaubens-und Lebensordnung* » (*Kirchengeschigte*, Leipzig, 1886, p. 479), avec ce résultat immense, pleinement reconnu par le *Protestantisches Taschenbuch*, « *qu'il prépara et en partie consomma le retour au catholicisme des pays Bavarois et Autrichiens* » (Leipzig, 1905, Article : *Canisius*).

Nous avons acquis la conviction personnelle profonde que le secret de cette action si exceptionnellement efficace est à chercher dans la *vie intérieure* du saint et dans ses éminentes vertus qui toutes, son obéissance très en particulier, supposent cette disposition héroïque de la volonté que nous voulons louer, lorsque nous disons de quelqu'un : il est mort à lui-même. A pleines mains nous pourrions, si besoin était, puiser les preuves de cette assertion dans le tome VIII des *Epistulae et acta*. Les documents qu'il renferme seront particulièrement précieux pour les hagiographes ; ils concernent, comme il a été dit, les dix-sept années que le saint passa à Fribourg, dans l'Uchtland ; il y mena une vie qu'il serait inexact de juger moins active mais qui fut certainement moins dispersée, plus recueillie, plus concentrée autour d'œuvres et d'institutions de piété à siège fixe, surtout il y mena une vie beaucoup moins nomade, — à partir de 1580, il ne quittera la Suisse que pour une apparition fugitive faite à Augsbourg et à Ingolstadt, — il a mis fin, définitivement, à cette existense de voyageur perpétuel au service de la papauté, de courrier du catholicisme en Allemagne (1) ; désormais, il se consacre à

(1) Le Dr Théobald observe avec raison que cette « ubiquité » au service du catholicisme suppose chez Canisius une grande force corporelle : entre la diète de 1556/57 et celle de 1559, Canisius va de Ratisbonne à Rome, de Rome à Worms, de Worms à Cologne, d'où il retourne à Worms. Nous le

l'œuvre de la prédication spirituelle, à la fondation de congrégations mariales, à la composition d'ouvrages de piété, à sa correspondance, toujours aussi vaste et non moins importante; elle s'adresse à des hommes tels que saint Charles Borromée, le nonce apostolique Jean-François Bonhomme, le savant cardinal Sirlet. Canisius stimule, éclaire, avertit, encourage toujours, mais, à partir de ce moment, ses frères en religion, les plus humbles non exclus, bénéficient plus largement de cet apostolat par lettres. Cette fin de carrière ressemble à un beau couchant, tout inondé de calmes splendeurs. Ses vertus religieuses s'imposent au respect de tous ceux qui l'approchent; il passait aux yeux de tous pour un saint : « Si celui-là n'est pas un saint, déclarait le P. Jacques Keller, je dirais alors que je n'ai vu de saint de toute ma vie ». Ajoutons, — le détail a bien son prix pour notre encouragement, — qu'il arriva à ce saint ce qui est arrivé à la plupart d'entre eux : il a provoqué plus d'une fois le mécontentement des hommes, ne comprenez pas des mauvais, de ceux dont il traversait les desseins ou anéantissait l'œuvre, non, des bons, de ceux au milieu desquels il vivait, voire de ceux-là même dont il dépendait en vertu de son vœu d'obéissance. Soit dit à l'honneur du P. B. : des documents concernant les relations laborieuses de Canisius avec certaines autorités de la Compagnie, en véritable historien, l'éditeur des *Epistulae* n'a cru pouvoir en dissimuler aucun; pas plus qu'il ne s'est cru autorisé à supprimer tel ou tel témoignage qui jette un jour assez fâcheux sur quelques membres de la Compagnie, contemporains de saint Canisius. Dans la vaste et impartiale collection du P. B. un fureteur dénichera mainte chose curieuse. Tolet semble bien avoir intrigué pour obtenir le chapeau rouge. Le P. Dominique

trouvons ensuite successivement à Saverne, à Fribourg, à Strasbourg, Dillingen, Ingolstadt, Munich, Ingolstadt, Dillingen, Staubing, Ingolstadt, Dillingen, Augsbourg, Rome, Pesaro, Rimini, Vienne, puis en Pologne, à Prague, à Ingolstadt et à Augsbourg » (*Petrus Kanisius u. die Gegenreformation. Neue Kirchliche Zeitschrift*, XXIII, Leipzig, 1912, p. 881).

Mengin (Menginus), un lorrain, originaire de Toul, abuse quelque peu de sa situation spéciale de confesseur de Guillaume, duc de Bavière, et se fait rappeler itérativement à la rigueur des observances religieuses; il semble avoir pris à tâche de vérifier le mot pittoresque de son saint provincial : *à la cour, nous sommes des poissons hors de l'eau.* Délit plus grave, le P. Mathieu Lackner, supérieur du collège de Hall (Tyrol), s'enfuit de son collège « sous les yeux de la pieuse archiduchesse Madeleine » et court à Strasbourg se faire protestant; à ce sujet, le saint écrit au P. Mercurian, général de la Compagnie, ces lignes qui le montrent encore étranger à nos idées de tolérance religieuse : « *Optarim hominem arte quadam abreptum et vi secreta nobis restitui ut astutiæ suæ fructum in perpetuis vinculis experiretur...* » (VII, 408). On voit paraître aussi dans l'immense galerie du P. B. quelques types assez inattendus de supérieurs, par exemple, ce Père Gérard Pastelius, recteur d'Innsbruck, qui prêche sans préparation, fait des dettes, achète des draps fins, des vins précieux, des fromages de Hollande et du parmesan, tous crimes qu'à l'exception du premier, on jugera rémissibles... Et que doit donc penser là-haut, dans le royaume de la vérité « sans voiles » le bon Père Paul Hoffée, le propre successeur de Canisius dans la charge de Provincial de la Haute-Allemagne... à présent qu'il voit en Dieu les sages raisons qui portèrent le Souverain Pontife à proclamer « *Docteur de l'Église* » (1) son subordonné, celui que lui, Hoffée, estimait peu théologien et bon seulement à écrire des opuscules de piété en allemand : « *Bonus pater non est theologus* » (VII, 785); il écrivait cela à Mercurian, dans un de ces accès de pessimisme auxquels sa

(1) Sur le rapport unanimement favorable des théologiens bénédictins et dominicains, chargés spécialement de l'examen des écrits du saint; feu le R. P. Louis Theissling, maître général de l'ordre Dominicain, fut toute sa vie un protagoniste fervent de ce titre d'honneur à décerner à son illustre compatriote.

nature, si noble, si charitable était sujette parfois; et il se plaignait amèrement des embarras que Canisius *auteur* suscitait à son gouvernement (1). Le Dr Théobald, un protestant, s'est laissé prendre à ces vivacités de langage de Paul Hoffée, un saint rude à lui-même mais pessimiste par tempérament, portant sur lui-même et sur les autres des jugements d'une rigueur outrée; il appelle Hoffée « un ennemi personnel » (2) de Canisius, qualification absolument étrangère au monde auquel ces deux hommes vertueux appartenaient et que rien d'ailleurs ne justifie, pas même le reproche de « *mordacitas* » que Paul Hoffée adressa un jour à son saint prédécesseur; reproche immérité, devons-nous le dire, la modération naturelle et les dispositions pacifiques habituelles de Canisius ne pouvant faire doute pour ceux qui l'ont étudié...

On le voit : c'est un véritable outil de la *science* historique dont le P. B. nous a fait présent. En mettant à la disposition du public savant la correspondance de Pierre Canisius et les actes qui le concernent, il s'est très opportunément souvenu de la recommandation faite à tous les historiens par l'illustre pape Léon XIII : « *illud imprimis scribentium obversetur animo, primam esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat, deinde ne quid veri non audeat, ne qua suspicio gratiæ sit in scribendo, neque simultatis* » (3); et le 24 février

(1) L'épine de son rectorat de Munich, écrivait Natal à saint François de Borgia « *pare che sia con la gubernatione delli Canisii* (Pierre et Thierry) *et desidera viver privato* » (V, 764).

(2) « Paul Hoffäus, *ein persönlicher Feind*, wurde sein Nachfolger » (*Neue Kirchliche Zeitschrift*, XXIII, 1912, p. 882). Sur ce successeur de Canisius, le P. Duhr écrit : « il aurait pu devenir un théologien célèbre et rendre ainsi plus de services qu'il n'en rendit, jeté comme il le fut dans le gouvernement ». (*Zeitschrift f. Kathol. Theol., Innsbruck*, 1899, p. 608). J'inclinerais à croire que le P. Hoffée était meilleur théologien *spéculatif* que Canisius, ce qui expliquerait son mot assez dédaigneux; les préférences de Canisius allaient, en théologie, à l'Écriture sainte, aux Pères, à la controverse. — (3) Lettre du 18 août 1883 aux cardinaux de Luca, Pitra et Hergenroether. *Acta Sae Sedis*, T. XVI, p. 54.

de l'année suivante, s'adressant aux membres du cercle historique allemand, il avait donné du premier devoir de l'historien le commentaire sensationnel que voici : « *Puisez le plus possible aux sources. C'est pour cela que je vous ouvre les archives du Vatican... Non abbiamo paura della publicità dei documenti* » (1).

Pas plus que l'inoubliable Pontife, le P. B. n'a eu peur de la publicité des documents; dans la mesure où le permettaient la brièveté et l'inévitable nécessité de se restreindre, il les a fidèlement reproduits; là où une reproduction paraissait inutile, il les a substantiellement résumés. Cette méthode vraiment scientifique a tout d'abord permis à l'éditeur de cette collection de devenir l'auteur de la vie la plus concise et la plus substantielle du bienheureux que je connaisse; il a pu prendre ainsi la première place parmi ses nombreux biographes, les *Epistulæ et acta* l'ayant mis à même de relever une foule d'erreurs chez les biographes antérieurs, chez les bibliographes aussi bien que chez les adversaires protestants de Canisius. Pour le lecteur intelligent elle a ensuite cet inappréciable avantage qu'elle lui permet d'observer un saint *directement, tel qu'il s'imposait à son entourage immédiat,* avec ses qualités ET ses défauts, avec ses aptitudes *mais aussi* avec ses lacunes, avec ses préjugés peut-être... bref *avant que* la méthode, trop souvent irréelle et déformante des panégyristes, ait eu le temps de réduire l'homme *tel qu'il fut* « au type conventionnel » du saint « aux yeux levés »...

Pour ma part, il ne me déplaît pas qu'un vrai saint connaisse quelque échec, doive se passer de la sympathie, s'attire même parfois la malveillance de quelques justes, paraisse en proie à quelques préjugés et paie tribut aux erreurs de son temps... rien ne me montre mieux OU se trouve la véritable sainteté; elle est dans la charité héroïque de Dieu et des

(1) MGR DE T'SERCLAES. *Le Pape Léon XIII*, 1894. T. I, p. 371.

hommes et il est par trop clair que cette reine des vertus dont le siège est la volonté, est indépendante de nos pauvres « *limitations* » humaines, de nos « *lacunes* » en tout genre. Saint Canisius semble avoir été assez médiocre administrateur; avec son époque, il a cru aux sorcières, un peu facilement, et aux diableries, un peu promptement; par son activité littéraire quelque peu inquiète et qui ne se rendait pas toujours compte qu'elle exigeait trop de natures moins fortement trempées que la sienne, il a fait gémir ses aides, ses secrétaires, ses censeurs et jusqu'aux typographes et aux correcteurs... je constate avec ravissement ces taches légères, si taches ce sont; elles me font voir que quelques « *défauts* » n'empêchent pas d'être un vrai saint; elles me laissent entrevoir aussi que toute *action* un peu énergique pour la gloire de Dieu peut être certaine à l'avance qu'elle dérangera tôt au tard quelques quiétudes bourgeoisement médiocres et maint conservatisme saintement routinier. Elles sont pleines de surnaturel à-propos, tout en énonçant une vérité psychologique qui s'observe à toutes les époques, ces lignes que le P. B. emprunte à la Vie de saint Odon de Cluny par Dom Dubourg : « *L'austérité d'un religieux, son ardeur pour le travail, ses supériorités intellectuelles excitent contre lui les antipathies de tous ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas le suivre dans cette voie* » (Paris, 1905, p. 42).

A l'éditeur de sa correspondance le nouveau saint incontestablement, a passé quelque chose de son incomparable ardeur pour le travail. Le 21 mai dernier, en ce monde déjà, il a commencé à toucher sa récompense. Le bienheureux, en compagnie duquel le P. B. a passé sa vie, a été glorieusement mis au nombre des saints; c'est un triomphe pour lui, c'est un non moindre triomphe pour celui que je puis bien appeler un des postulateurs les plus actifs de sa cause.

Dans l'homélie prononcée par le Souverain Pontife, à la messe de la canonisation, l'œuvre du P. B. a été discrètement

mentionnée... « *nec minus ad eiusdem doctrinae (catholicae) tuitionem contulerunt Canisii acta vel epistulae in plura nunc volumina collectae...* »

Pour brève qu'elle soit, sur les lèvres d'un pape et d'un pape qui fut lui-même historien, cette mention, en pareille occasion, est la meilleure reconnaissance du service rendu à la science catholique par le P. Braunsberger. Après celle du saint lui-même, nulle autre sans doute ne sera plus précieuse à l'auteur des *Epistulae et acta Canisii.*

François JANSEN, S. I.